

La chair et le sang de la Kolyma

Varlam Chalamov, déporté « par erreur » et témoin « par infraction »

par Bernard DUPUY

Varlam Chalamov est né en 1907 à Vologda et mort, épuisé, dans un asile de vieillards en janvier 1982 à Moscou. Juriste de formation, il fut dans sa jeunesse un écrivain russe, poète¹ et, par nécessité pécuniaire, traducteur de textes littéraires de langues aussi disparates que le kazak, le tchouvache, le bulgare et le yiddish, langues qu'il ne devait pas très bien connaître lui-même. L'*Encyclopédie littéraire* soviétique, qui fournit ces quelques données à son sujet, ajoute qu'il fut arrêté « par erreur » en 1937 et, quand le manque de preuves fut reconnu, rendu à la liberté. Mais elle omet de préciser que sa renommée reposa d'emblée sur quelques courts récits tirés de son séjour dans les camps de travail, dont il avait été l'hôte pendant une période incroyablement longue, de 1929 à 1934 aux îles Solovetz et de 1937 à 1954 à la Kolyma. Car ces récits ne sont pas, en U.R.S.S., autorisés à la publication.

Il importe de savoir quels sont ces faits si gravement répréhensibles en vertu desquels on s'est permis de briser la vie d'un homme et de ruiner le talent d'un écrivain. Et Chalamov ne fut qu'un parmi tant d'autres. Selon l'estimation de Robert Conquest², près de trois millions de personnes ont péri en vingt ans dans les mines d'or, d'étain et d'uranium de la Kolyma, où règnent des températures atteignant en hiver soixante degrés en dessous de zéro et où le sol ne dégèle jamais. Mais la raison pour laquelle il fut arrêté en 1929, puis classé « récidiviste » en 1937, Chalamov ne la connut jamais. En 1943, alors que la Seconde Guerre mondiale battait son plein et qu'il était déjà dans la Kolyma depuis sept ans, Chalamov se vit infliger dix années

1. Son recueil de poésies *Vers du Nord* a pu paraître en russe à Moscou en 1957, dans la revue *Jeunesse* de Boris Polevoi. Un second recueil, intitulé *Nuages moscovites*, fut publié en 1972. Ces poèmes avaient au moment de leur parution suscité l'admiration de Boris Pasternak.

2. Cf. Robert CONQUEST, *Inside Stalin's Secret Police : N.K.V.D. Politics 1936-1939*, Stanford (Californie), Hoover Institution Press, 1985, 222 pp.

supplémentaires de réclusion pour avoir affirmé qu'Ivan Bounine, qui fut par la suite titulaire du Prix Nobel et qui résidait alors en France, était un maître de la littérature russe. Maintenant que Bounine est mort, cette affirmation alors « criminelle » est devenue officielle en Union soviétique. Mais à l'époque, cette vérité n'était pas une vérité autorisée, elle ne pouvait être exprimée et l'œuvre de Bounine circulait en *samizdat*. Une telle opinion littéraire était un crime majeur.

Quant à l'œuvre de Chalamov, avec ses tableaux de la vie dans les camps, quand elle sera connue, elle sera tenue pour hautement subversive. Les *Récits de Kolyma* ont commencé de circuler en U.R.S.S. en *samizdat* vers 1960 avant de parvenir à l'ouest. Plusieurs de ces récits ont paru en allemand il y a vingt ans, suivis peu de temps après par une édition en français, parue en 1969 sous le titre *Article 58*³ et par une série de *Récits de Kolyma*⁴. Il ne s'agissait cependant alors que d'un choix de textes extraits d'une œuvre encore inconnue et considérable.

Kolyma, région à l'extrême nord-est de la Sibérie, séparée du reste du continent par les montagnes et la taïga, n'y est guère reliée que par bateau ou par avion et constitue une immense « île » glacée. En 1927, ce territoire grand comme cinq ou six fois la France comptait 7 580 habitants. Cette même année, on commença d'y exploiter les gisements d'or découverts en 1925. Lors de la première vague de répression dirigée contre les trotskystes en 1928, près de 30 000 déportés furent répartis en six camps sur le territoire de l'U.R.S.S. Un an plus tard, il y avait, à la Kolyma 750 000 travailleurs forcés. Parmi eux, Varlam Chalamov, condamné à trois ans de déportation pour ses opinions politiques. Comme il sera de nouveau condamné en 1937 pour activité contre-révolutionnaire « trotskyste », on peut penser que les autorités l'avaient déjà associé en 1929 à l'opposition de gauche.

A la fin de 1931, le gouvernement plaça la Kolyma et l'exploitation de ses immenses richesses minières sous le contrôle d'une branche du N.K.V.D., le Dalstroï. Cet organisme avait la haute main sur un véritable empire soustrait à l'application, même formelle, de la constitution soviétique. La capitale, Magadan, entièrement construite par les déportés, offrait à ses habitants un hôtel, une Maison de la culture, deux troupes théâtrales... Il y aura bientôt, suivant les périodes, de 300 000 à un million de « travailleurs ». Le N.K.V.D. confia la direction du Dalstroï à Édouard Berzine, ancien colonel des tirailleurs lettons. Sous son impulsion, les déportés du Dalstroï édifièrent Magadan, construisirent une route au milieu des marécages à travers cette glace éternelle qu'on appelle la *merzlota* et commencèrent l'exploitation systématique de la forêt et des gisements aurifères. En 1937, un détachement spécial du N.K.V.D., envoyé par Staline, vint soudain relever Berzine de ses fonctions. On l'emmena à Moscou, où on le fusilla. L'épuration fit rage du haut en bas du Dalstroï. Et l'exploitation reprit de plus belle.

3. V. CHALAMOV, *Article 58*, Paris, éd. Gallimard, 264 pp. (avec une coquille dans le nom : Chalanov au lieu de Chalamov).

4. V. CHALAMOV, *Récits de Kolyma*, trad. du russe par Katia KEREL et Olivier SIMON, coll. « Les lettres nouvelles », Paris, éd. Denoël, 1969, 255 pp. Chalamov a récusé la publication de ces deux ouvrages, constitués sans son autorisation à partir de textes circulant en *samizdat*.

La Kolyma a hébergé toutes les variétés de déportés qu'engendra le stalinisme : les trotskystes d'abord, puis les paysans plus ou moins hostiles à la collectivisation, étiquetés « koulaks ». La génération suivante se composait presque exclusivement de Polonais venant des régions que Staline avait annexées après s'être partagé la Pologne avec Hitler. Tous ces « contre-révolutionnaires », au cours des deux années qu'ils ont passées dans les camps, ont été pratiquement liquidés pendant leur séjour. En ce qui concerne les détenus polonais, une amnistie intervint cependant pour eux au moment de la formation d'une armée polonaise en territoire russe. Après la guerre, arrivèrent les membres de l'armée Vlassov. Puis les troupes de Bandera, constituées de nationalistes ukrainiens, qui furent liquidées en peu de temps. En 1946, ce fut le tour des prisonniers de guerre russes, qui avaient été rapatriés des camps de prisonniers de guerre autrichiens et italiens, et qui étaient devenus des suspects.

Le climat de la Kolyma est glacial et humide. Le vent souffle, plus pénétrant, plus féroce que n'importe où ailleurs sur la terre. Les rochers qui surplombent la baie du côté nord portent quelques maigres mélèzes qui réussissent péniblement à s'accrocher à la pierre, mais ne protègent pas du vent. Immédiatement derrière la crête rocheuse, recouvrant la couche de glace éternelle, s'étendent les marécages, très nombreux dans cette région ; puis commence la taïga polaire parsemée d'arbres morts. Evguenia Guinzbourg, autre déportée de la Kolyma, qui y passa quatorze ans et a rapporté de là des souvenirs inoubliables, a décrit dans *Le Vertige* le paysage qu'elle a trouvé à son arrivée en 1939 en plein mois d'août :

La mer d'Okhotsk resplendissait d'une impitoyable couleur de plomb. De tous côtés s'élevaient de hauts nuages lilas. Je ne savais pas encore que c'était là une des caractéristiques de Kolyma. Pendant toutes les années que j'y ai passées, je n'ai pu voir une seule fois un horizon complètement dégagé⁵.

A Magadan cependant, on réussit à cultiver des fleurs et, en 1944, le vice-président américain, Henry Wallace, futur dirigeant de l'American Progressive Party, fut invité à venir admirer ces réalisations idylliques.

La première question que l'on a pu se poser lors de la parution des *Récits de Kolyma* fut celle de l'authenticité du tableau que Chalamov dressait de l'univers des prisons et des camps soviétiques. Aujourd'hui il n'y a plus aucun doute : la crédibilité de Chalamov, témoin oculaire, est attestée par l'autorité de Soljenitsyne qui, dans *L'archipel du Goulag*, s'incline devant ce puissant témoin comme devant le « chroniqueur de l'enfer pénal soviétique »⁶. Soljenitsyne a écrit : « L'expérience que Chalamov a eue du camp est encore plus amère et plus longue que la mienne et je reconnais avec respect qu'il lui appartenait plus qu'à moi de sonder les abîmes de bestialité et de déses-

5. E. GUINZBOURG, *Le Vertige*, Paris, éd. du Seuil, 1967, p. 330. Le récit de son séjour en Sibérie constitue le tome 2 du *Vertige* sous le titre *Le ciel de la Kolyma*, Paris, éd. du Seuil, 1980, 614 pp. Ces deux ouvrages furent d'abord publiés en italien par l'éditeur Mondadori qui les avait obtenus par la filière clandestine du *samizdat*. Le second volume ne parut qu'après le décès d'Evguenia Guinzbourg en 1977 et longtemps après le témoignage de Chalamov.

6. A. SOLJENITSYNE, *L'Archipel du Goulag*, Paris, éd. du Seuil, 1974, pp. 7, 408. Pour rédiger cet ouvrage, Soljenitsyne a sollicité la collaboration de Chalamov.

poir où nous faisait tous descendre la vie à laquelle nous étions contraints dans le camp. »

Les *Récits de Kolyma*⁷ contiennent de nombreuses références à Dostoïevski, le premier qui décrivit les prisons sibériennes organisées au XIX^e siècle. Le récit de Dostoïevski avait provoqué le mécontentement de la censure tsariste parce qu'il avait insinué — ironiquement — que les criminels étaient entourés de sollicitude et bien soignés en Sibérie. La littérature soviétique d'inspiration officielle, dans les rares occasions où elle faisait jadis allusion au sujet, insistait aussi sur l'humanité avec laquelle étaient traités les prisonniers. L'une des rares œuvres publiées qui évoque les camps, la pièce de Nicolas Pogodine, s'intitule *Les aristocrates* et est une comédie. L'*Encyclopédie théâtrale* soviétique nous dit qu'elle traite « du sujet du travail qui transforme l'être humain et l'enrichit spirituellement ». *Arbeit macht frei !*

Éducation par le travail ? « Le camp ne peut qu'inoculer la haine du travail, remarque Chalamov. D'une équipe qui commence à travailler au cœur de l'automne, il ne reste à la fin de la saison que le chef de brigade, son assistant et ses meilleurs amis. Le reste de l'équipe change plusieurs fois pendant l'été. L'exploitation des mines d'or envoie constamment des déchets : à l'hôpital... et aux fosses communes ». Le traitement de rigueur que l'on avait jadis infligé aux décebristes à Tcherminst était de déblayer cinquante kilos de minerai par jour. A Kolyma, la norme fut fixée à une tonne un quart. « Les normes ont bien progressé », constate Chalamov avec philosophie. A l'époque de la *Maison des morts*, au temps de Dostoïevski, « les travaux forcés n'avaient pas encore atteint l'intensité dont il est question ici. »

Dans *La renaissance du mélèze*, Chalamov se compare à une branche de cet arbre de la Kolyma qui, coupée de son lieu d'implantation, reste verte comme par miracle dans un bocal d'eau tiède à Moscou⁸. Le livre comporte encore quelques tableaux du camp non parus dans les *Récits de Kolyma*. Mais, dans la plus grande partie de ce livre, Chalamov laisse remonter en lui des souvenirs lointains. Il écrit comme pour revivre un instant son enfance avant sa mort. Ces récits l'ont aidé à mettre en lumière la formation de cette philosophie personnelle qui l'a soutenu pendant plus de vingt ans d'emprisonnement.

Le père de Chalamov était un prêtre orthodoxe attaché à la cathédrale de Sainte-Sophie dans la ville de Vologda, au nord de la Russie. C'était un homme autoritaire et ambitieux, qui avait l'expérience du monde, aimait la chasse et voyait dans la religion le meilleur moyen de remplir un rôle efficace dans la société. Selon Chalamov, sa pratique religieuse se bornait à une prière d'une minute chaque soir et il était un véritable païen « ayant

7. Varlam CHALAMOV, *Kolyma*, tome I. *Récits de la vie des camps*, introduction d'Andrei SINIAVSKY ; tome II. *La Nuit* ; tome III. *L'homme transi*. Traduit du russe et (remarquablement) annotés par Catherine FOURNIER, Paris, éd. Maspéro, 1980, 1981, 1982 ; 328, 384 et 384 pages. Ces textes ont été rassemblés à Londres en 1978 par Michel Heller, où ils forment un volume de 900 pages (Overseas Publications Interchange).

8. Varlam CHALAMOV, *Voskreseniye listvennitsy* (La renaissance du mélèze), Paris, éd. Y.M.C.A. (en russe), 1985, 320 pp.

troqué le plus naturellement du monde son tambour contre un encensoir ». Il ignorait la vie contemplative et détestait cette poésie lyrique vers laquelle son fils tendait de tout son esprit.

Pour Chalamov, la vie de son père était une insulte aux trois valeurs dont il faisait lui-même le plus de cas : la créativité, la liberté spirituelle et le sens de la dignité humaine. Dès son enfance, il rejeta toute pratique religieuse et, dans son grand âge, il continuait à déclarer avec fierté que, de six à soixante ans, « pas une fois il ne s'était tourné vers Dieu pour lui demander son aide, ni à Vologda, ni à Moscou, ni dans le grand Nord ».

Chalamov montre que la vie dans les camps staliniens demandait au prisonnier de troquer ses valeurs et sa dignité en échange de sa survie. Ce marché s'opérait généralement avec une facilité stupéfiante. Au camp, c'est moins le corps que l'esprit de l'homme qui est réduit en esclavage. La plus grande épreuve que le prisonnier ait à affronter est de devoir capituler devant son propre instinct de conservation au prix de la perception de sa propre humanité. S'il y cède, quand il y cède (et, d'après Chalamov, presque tous cèdent), il ne lui reste qu'un sentiment de dégoût et de mépris à l'égard de soi-même et de ses compagnons de captivité. Néanmoins, une lueur d'espoir peut faire revivre. L'art de Chalamov est lui-même un reflet de ce réveil. Dans ses meilleurs écrits, sa prose est une évocation contemplative et une réévaluation de l'expérience vécue du point de vue d'un homme qui a su préserver sa capacité de voir et de saisir, même dans des circonstances où il aurait dû se sentir submergé par la tentation de se cacher ou de se taire. « Je n'ai jamais été laissé en liberté, écrit-il dans le récit intitulé *L'incroyant*, mais j'ai été libre pendant toutes les années de ma vie d'adulte »⁹. Pour Chalamov, la liberté se mesure à la capacité de conserver sa volonté créatrice, sa liberté, sa dignité, grâce à cette sorte de détachement qu'une forme d'esprit lucide et contemplative vient développer et renforcer.

La renaissance du mélèze concerne la tâche de l'écrivain, ses motivations et ses convictions, problème qui joue manifestement un rôle si modeste dans les *Récits de Kolyma*. Si l'écriture de Chalamov est parfois désordonnée et répétitive, elle est d'une qualité remarquable par sa rigoureuse honnêteté. Le style de Chalamov est fait de discrétion, de précision dans la relation des faits. Il s'abstient de tout commentaire moralisant. Il décrit simplement la réalité de l'horreur en essayant de signifier comment elle a pu s'établir. Aucune glose, du genre connu, sur la « banalité du mal ». Voici plutôt : « Le gardien de service se réjouit que l'homme soit mort le matin et non le soir, car il allait pouvoir s'approprier la ration quotidienne du mort. Tout le monde s'en aperçut. »

Et encore :

Il y avait une communication officielle sous pli cacheté demandant qu'on fasse part au détenu (article, peine) de la déclaration de sa fille, dont copie jointe. Elle avait écrit brièvement mais clairement dans sa déclaration qu'étant convaincue que son père était un ennemi du peuple, elle renonçait à lui et le priait de considérer que leur parenté était inexistante¹⁰.

9. V. CHALAMOV, *Kolyma*, tome I, « L'incroyant », p. 239.

10. V. CHALAMOV, *Kolyma*, tome II, « L'apôtre Paul », p. 16.

La faim, la maladie, les durs travaux, le froid subarctique, l'intimidation, la terreur pratiquée non seulement par les gardiens du camp mais aussi par leurs alliés involontaires, les criminels de droit commun, finissent par réduire la conscience des prisonniers. Ils en viennent à vivre dans une léthargie permanente, physique et mentale. Mais une lueur traverse finalement cette prose rigoureuse :

Nous comprenions que la mort n'était pas pire que la vie et nous n'avions plus peur de l'une ni de l'autre. Nous étions submergés par l'indifférence. Nous savions qu'il était toujours en notre pouvoir de mettre fin à cette vie le lendemain. Mais nous prenions et reprenions sans cesse cette décision. Et chaque fois des circonstances diverses nous faisaient la différer. Aujourd'hui, un kilo de pain supplémentaire promis en récompense du travail bien fait : il eût été fou de se suicider un jour pareil. Le jour suivant, un brin à fumer apporté par le gardien du baraquement voisin pour payer une ancienne dette... Nous étions disciplinés et soumis à nos supérieurs. Nous savions que vérité et mensonge cohabitent et qu'il y a de multiples voies vers la vérité dans le monde. Nous nous considérions nous-mêmes comme des saints puisque, par nos années passées dans le camp, nos péchés se trouveraient rachetés.

A l'inverse de Soljenitsyne, il n'y a chez Chalamov ni plaidoyer indigné ni débat sur l'utilité de ce qu'il écrit. Il est au-delà de l'indignation ; il n'attend ni compréhension ni secours ; il ne compose pas une œuvre de combat. « En cela réside la supériorité particulière de Chalamov sur les autres écrivains, dit Siniavski. Il écrit comme s'il était mort »¹¹. Et son livre ressemble à « un manuel de résistance des matériaux appliqué à l'homme »¹². Jamais on n'était descendu aussi profond dans l'analyse de l'enfer que l'homme a pu créer pour l'homme. Mais l'attention de Chalamov ne porte pas sur le système mais sur la résistance et la dignité de l'homme.

Une sorte d'espérance traverse malgré tout cette prose désespérée. A l'occasion de l'arrivée à Magadan d'un bulldozer américain tout neuf, la méditation suivante vient sous la plume de Chalamov, comme si cette machine allait tout à coup révéler les secrets enfouis de Kolyma :

La montagne était dénudée et transformée en une gigantesque scène de théâtre où allait se jouer un mystère du camp. La tombe, la fosse commune des détenus — une grande fosse en pierre bourrée jusqu'en surface de cadavres non décomposés — avait commencé à s'écrouler dès 1938. Les corps se mirent à glisser sur le flanc de la montagne en révélant le secret de Kolyma. A Kolyma, on rend les corps non pas à la terre mais au rocher. La pierre garde et révèle les secrets. La pierre est plus sûre que la terre. Le *permafrost* conserve puis révèle les secrets. Tous nos proches qui ont péri à Kolyma, tous ceux qui ont été fusillés, battus à mort, saignés à blanc par la faim, tous peuvent être identifiés même après une dizaine d'années. Il n'y avait pas de fours à gaz à Kolyma. Et les cadavres attendaient dans le roc, dans le *permafrost* (...). La pierre, le Nord s'opposaient de toutes leurs forces à cette œuvre de l'homme en refusant d'accueillir les cadavres en leur sein. La pierre qui devait céder, vaincue et humiliée, se promettait de ne rien oublier, d'attendre et de conserver le secret. Les hivers rigoureux et les étés brûlants, les vents et les pluies enlevèrent les cadavres à la pierre en six ans. La terre s'entrouvrit pour montrer ses dépôts souterrains, car les dépôts souterrains de Kolyma, ce n'est pas seulement de l'or, de l'étain, du tungstène ou de l'uranium mais aussi des corps humains non décomposés. Ces corps glissèrent sur le flanc de la montagne, peut-être

11. V. CHALAMOV, *Kolyma*, tome I, Introduction d'Andrei Siniavsky, p. 11.

12. *Ibid.*, p. 12.

prêts à ressusciter. J'avais déjà remarqué de loin, de l'autre côté du ruisseau, ces choses qui bougeaient et s'accrochaient aux branches et aux pierres : je les avais vues à travers la forêt coupée et clairsemée et je pensais que c'était des rondins, des rondins qui n'avaient pas encore été débardés. Maintenant, la montagne était à nu et son secret révélé¹³.

On pourrait être tenté, après la lecture des *Récits de Kolyma*, de faire une comparaison entre Auschwitz et le Goulag. Un tel rapprochement serait entièrement faux car les deux déportations ne sont pas de même nature. Elles sont simplement de la même époque, survenues dans le même temps. Pour le reste, tout les distingue. Il y a enfin une différence ultime. Après Auschwitz, il y eut pour juger les inventeurs des camps de la mort le procès de Nuremberg. Après le Goulag, il n'y a jamais eu de tribunal pour condamner Staline et les sbires du N.K.V.D. Ainsi le Goulag perdure et l'historiographie soviétique continue de le considérer officiellement comme une entreprise humaine légitime, ordinaire et nécessaire.

13. V. CHALAMOV, *Kolyma*, Tome I, « Prêt-Bail », pp. 301-302.